

## Journée des doctorants 2014

### L'imaginaire de la Grèce dans l'Europe moderne

Je travaille sur l'imaginaire de la Grèce dans l'Europe moderne. Quand j'énonce rapidement mon sujet, mon interlocuteur entend souvent deux choses : mes recherches portent sur la Grèce antique, ce qui a du sens puisque je suis en littérature comparée ; ou sur les représentations contemporaines de la Grèce antique, au cinéma par exemple.

Et pour cause, spontanément, la Grèce semble n'exister que par son passé. C'est pourquoi l'enjeu de ma thèse est précisément d'interroger la diversité des représentations de la Grèce dans la pensée contemporaine, en les confrontant au point de vue des Grecs eux-mêmes sur leur histoire.

La patrie d'Aristote est considérée, à tort ou à raison, comme l'origine de la pensée occidentale, de l'Occident en somme. Chaque époque a dû composer avec elle, en la reniant ou en l'exhibant, mais, dans tous les cas, la Grèce demeurerait un paradigme obligé pour définir l'identité d'un pays européen. Au fil des siècles, cette notion d'identité a évolué, si elle était d'abord culturelle, elle est devenue par la suite politique.

Prenons deux exemples:

- (1) Lors de la rédaction de feu la Constitution européenne en 2004, il fut proposé de mettre en exergue cette citation tirée de *La Guerre du Péloponnèse* où Thucydide attribue à Périclès, cette définition de son régime politique (je cite) : « Parce que notre régime sert les intérêts de la masse des citoyens et pas seulement d'une minorité, on lui donne le nom de démocratie. » (fin de citation) Après débat entre les élites technocrates des 25 pays, la citation fut rejetée. Et par la suite, la Constitution enterrée. On constate alors ce paradoxe : premièrement, pour la création d'une constitution européenne, le détour par la Grèce antique semble toujours nécessaire ; deuxièmement, l'identité européenne, que cette constitution avortée devait définir, excluait désormais toute référence à la Grèce. En somme, on pourrait dire que l'identification Grèce-démocratie

est rejetée désormais, après avoir dominé la pensée politique européenne et sa prétention universaliste - qui elle demeure, mais sans la Grèce, comme si l'Europe moderne, *parce que moderne*, n'en avait plus besoin.

- (2) Les frises du Parthénon sont conservées au British Museum. Pourquoi Londres plutôt qu'Athènes, qui réclame leur retour ? Londres prétend que La Grèce n'est pas à même de les accueillir, et ce malgré l'ouverture du nouveau musée de l'Acropole en 2009. Prétexte avancé : ces sculptures font partie du patrimoine mondial.

La problématique centrale de ma thèse se résume donc à cette première constatation : l'héritage grec n'est pas l'héritage des Grecs mais l'héritage des Européens, c'est-à-dire de tous ceux qui se déclarent descendants des hellènes. On sait que L'une des premières actions de propagande des Nazis fut de tenter de trouver des liens entre la langue germanique et la langue grecque, ce qui leur permettait de se présenter comme les dignes successeurs de cet empire de la pensée.

Au fil des siècles et avec d'intéressantes variations, le passé grec et ses représentations ont été construits, reconstruits, mythifiés et détournés. C'est un héritage qui évolue selon l'héritier qui le réclame. Tout le monde s'accorde à dire, comme Chateaubriand, que la blancheur des sculptures grecques illustre à merveille l'idée de perfection, inséparable de l'antiquité dans l'imaginaire européen moderne. Le problème est que les sculptures de la Grèce antique n'ont jamais été blanches, c'est une invention des archéologues. Elles étaient peintes, mais le temps a érodé les couleurs et cette méprise a été confirmée par les textes latins décrivant les sculptures, comme chez Ovide la statue d'ivoire de Pygmalion. Pourtant, depuis le XIXe siècle, les preuves de la polychromie des statues antiques s'accumulent. Pourquoi donc continue-t-on à nier une évidence devenue vérité scientifique ? Parce que l'héritage grec est un champ de batailles idéologiques. La jeune nation grecque, débarrassée de l'occupant ottoman, c'est-à-dire de tout rapport à l'Orient, a entrepris elle-même une purification linguistique et artistique. Elle a encouragé ce mythe de "la Grèce blanche", aidée par les puissances occidentales qui en profitent pour rejeter tout orientalisme dans ce qu'elles ont vénéré comme leur berceau. Dans ce système de représentations contradictoires, la Grèce est européenne plus que méditerranéenne. Si le Nord la revendique comme ancêtre, elle doit être aussi blanche que le sont ses héritiers auto-déclarés.

Jusqu'à l'année 2008, pour ma génération, les Grecs sont soit des hoplites, soit des philosophes. L'indépendance grecque, la dictature des colonels demeurent de vagues réminiscences. Jusqu'en 2008 donc. Cette année-là, la Grèce se déclare officiellement en

récession économique. Ce n'est pas le seul état-membre, l'Irlande, la France, l'Estonie et l'Italie suivent. Résultat, le pays des origines se confond dans la masse. Le 23 avril 2010, la Grèce requiert l'aide du FMI. Par la suite, un plan d'aides et, surtout de contreparties, est mis en place. Objectif : sauver la Grèce et éviter la contamination. Les Grecs sont donc, non seulement, des contaminés mais aussi des contaminants. Ce qui arrange à peu près tout le monde, sauf les concernés. En effet, au sein du système européen, il a bien fallu trouver une origine à cette Crise, et c'est alors que la Grèce est réapparue : non plus comme l'origine d'une pensée européenne mais comme le point de départ d'une possible fin de l'UE. Cela s'appelle, comme dirait René Girard, un processus victimaire, la désignation d'un bouc-émissaire. Pour saisir l'enjeu de la création de ce nouveau stéréotype grec, il faut rappeler la puissance de la Crise. Cette dernière est opaque, on la sait financière, liée aux subprimes américains mais ses mécanismes échappent à la majorité. Ce qui est évident, c'est que la Crise n'ébranle pas seulement notre système économique, elle s'attaque au paradigme occidental capitaliste/rationaliste/démocratique.

Le scénario suit son cours, alimentant cette nouvelle représentation. Printemps 2011, un nouveau financement doit être trouvé pour circonscrire la maladie : l'étendue de la fraude grecque est découverte. Alors que la Grèce a toujours été valorisée, par son passé archéologique - patrimoine de l'humanité - elle se trouve pour la première fois dévalorisée au point d'apparaître comme une menace, un frein pour la croissance européenne.

Ce qui fait de la Grèce actuelle un cas quasi-unique : une entité géographique, étatique, humaine où se confrontent deux représentations temporellement opposées : le passé et le présent. L'entre-deux paraît ne pas exister. La patrie d'Aristote était la terre des dieux, elle est désormais la terre des traîtres économiques. Elle est ainsi devenue un laboratoire pour économistes.

C'est cette ambiguïté qui est le point de départ de mes recherches L'enquête est double : opérer une focalisation sur la position symbolique de la Grèce dans l'espace européen et analyser la complexité des représentations contradictoires qui en sont données dans l'histoire de la pensée européenne. L'accent étant mis sur son statut actuel, post-crise pourrait-on dire. Il s'agit de confronter la valorisation du « miracle grec » antique avec la dévaluation actuelle de son statut en tant que pays méditerranéen et européen. Mon approche du problème grec implique donc une enquête sur le point de vue ... des Grecs. Les grands muets de cette nouvelle représentation. Pour leur donner la parole : j'appelle les aèdes modernes, les écrivains grecs d'aujourd'hui. Mon corpus littéraire s'articule entre littérature d'idées et de fictions de statut

équivalent. Comment les écrivains Grecs composent-ils avec un passé si glorieux mais dont ils sont dépossédés, oserons-nous dire exilés, et un présent imposé comme une déchéance ? Une approche comparative plurielle, à la fois socio-culturelle, géopolitique et symbolique, peut apporter un éclairage nouveau sur le caractère profondément ambivalent de l'identité grecque dans l'imaginaire européen.

Cette ambivalence se retrouve dans la littérature d'idées et de fiction : l'acuité de la philosophie grecque contemporaine n'est pas reconnue. Elle peine à obtenir la reconnaissance dont jouissait un Castoriadis dans les années 1990. Paradoxalement, la question se pose de comprendre pourquoi l'invention par Petros Markaris d'un nouveau genre littéraire, le thriller politico-économique grec, reçoit un succès immédiat : les éditions du Seuil font immédiatement traduire dès parution chaque nouveau volume de la série policière du commissaire Charitos, et *Liquidations à la grecque* a reçu le prix du polar européen en 2013.

Les politiques de traduction des éditeurs sont un des angles d'attaque que j'ai choisis pour délimiter le corpus en l'abordant du point de vue de sa réception, en France et dans d'autres pays européens. En effet, il semblerait que dans ce nouveau système de représentations post-crise, où la perspective d'une philosophie grecque contemporaine ne paraît pas crédible, des romans ancrés dans le réel le soient bien plus. Les domaines de la caricature et des pamphlets, non traduits, sont aussi une piste que je me propose de suivre, vu leur inventivité et leur acuité nouvelle en ces dernières années.

Vous le voyez, la perspective comparative m'oblige à composer avec une diversité de sources et une transversalité quotidienne pour adapter la méthode à mon objet d'étude. Pour gérer cette complexité, mon enquête sur la Grèce se double ainsi d'une réflexion méthodologique. Bâtir une méthode cohérente et unifiée qui ne soit pas totalisante, mais respecte la diversité des objets étudiés m'impose de ne pas générer mes propres représentations figées et de ne pas transformer la Grèce en un simple cas pratique. Je m'appuie donc en premier lieu sur la théorie de la pensée complexe d'Edgar Morin, outil précieux pour mettre en place un système à même de combiner différentes données, parfois contradictoires. En optant pour une conceptualisation diachronique, je m'appuie aussi sur des comparaisons avec les sources antiques en me servant des travaux de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant qui ont réhabilité la mètis, cette intelligence rusée des anciens grecs dont Ulysse est une des figures les plus paradoxales. L'approche de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant complète donc la réflexion moderne d'Edgar Morin. L'idée fondamentale est la même que celle que défend aussi ma

directrice de recherches : il ne faut pas diviser mais harmoniser le passé et le présent si on veut comprendre leur continuité.

Le changement de statut des représentations de la Grèce contemporaine pose des questions complexes et qui sont intrinsèquement liées. La ré-appropriation du passé est une problématique à la fois européenne, méditerranéenne et grecque. Ce n'est pas seulement une question identitaire, elle touche à la constitution de la pensée moderne. Quelle place est accordée à la mètis dans les développements actuels ? Le regain d'intérêt pour la Grèce indique-t-il une nouvelle porosité de cette forme ancienne de pensée qui semble être une réponse possible aux problèmes de la Modernité ?